

**August Wilhelm von Schlegel an Guillaume Favre  
Clichy, 20.10.1814**

<i>Empfangsort</i>	Genf
<i>Anmerkung</i>	Empfangsort erschlossen.
<i>Handschriften-Datengeber</i>	Bibliothèque de Genève
<i>Signatur</i>	Ms. suppl. 968, f. 19r-20v
<i>Blatt-/Seitenzahl</i>	2 S., hs. m. U.
<i>Bibliographische Angabe</i>	Adert, Jules: Mélanges d'histoire littéraire par Guillaume Favre. Avec des lettres inédites d'Auguste-Guillaume Schlegel et d'Angelo Mai. Bd. 1. Genf 1856, S. LXXIV–LXXV.
<i>Editionsstatus</i>	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
<i>Zitierempfehlung</i>	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-10-19]; <a href="https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-19/letters/view/4796">https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-19/letters/view/4796</a> .

*Clichy, 20 octobre 1814.*

Vous me faites l'honneur, Monsieur, de me demander des lettres pour Weimar et Iéna. Mes relations avec ce pays sont entièrement rompues, et je n'y entretiens aucune correspondance, pas même avec mon ancien ami et maître en poésie, Gœthe. Cependant, je pense qu'il recevra toujours bien quelques lignes de ma part, et je vous envoie l'incluse comme la seule adresse que je puisse donner.

Au reste, un Genevois de la classe de M. Rigaud, et qui montre le désir peu commun de connaître la langue et la littérature allemandes, n'a pas besoin de recommandation, et peut être sûr d'être partout bien accueilli.

Weimar est bien dépeuplé par la perte de ses hommes célèbres, Herder, Schiller et Wieland. Il n'y reste plus que Gœthe. Néanmoins je crois que le goût des lettres s'y maintient toujours, et le théâtre est une ressource pour les étrangers.

L'université d'Iéna aussi n'est plus ce qu'elle était. Le personnel des professeurs a tellement changé qu'ils me sont inconnus pour la plupart.

Göttingue est bien supérieur par son excellente bibliothèque, et Heidelberg par le mouvement de pensée qui y règne; mais à présent que l'Allemagne respire après de longues agitations, M. Rigaud aura un choix libre entre tous les séjours qui pourront lui convenir.

J'ai eu bien du regret à quitter la Suidde sitôt, et j'ai été vivement touché de l'état d'affliction où je vous ai laissé. J'aurais souhaité vous voir plus calme avant mon départ; mais une douleur de sensibilité exerce tous ses droits sur un cœur comme le vôtre. Votre père a été votre ami intime; vous avez adouci tous les jours de sa vie; une telle relation est unique; on se sent bien seul après une perte semblable, et il faut du courage pour recommencer une nouvelle époque de la vie.

Je me rappellerai toujours avec reconnaissance l'intérêt que vous m'avez témoigné lorsque j'éprouvai une douleur pareille. En revenant après la bataille de Leipzig, et sous d'heureux auspices dans mon pays natal, dont je devais me croire exilé pour toujours sans les événements de la guerre, je disais souvent à mes frères: «Pourquoi ma mère n'a-t-elle pu voir ce jour? quelle satisfaction elle aurait éprouvée!»

Nous sommes ici assez agréablement établis, quoique dans un château un peu délâbré. Les moulins de Montmartre me séparent du fracas de Paris, et je leur en sais bon gré. Ce n'est pas que le salon de M<sup>me</sup> de Staël ne réunisse souvent un monde brillant, mais cette petite distance suffit pour m'affranchir des devoirs de société, et j'en profite pour étudier beaucoup. Je vous entretiendrai une autre fois des résultats de mes recherches, auxquelles vous avez toujours accordé tant de faveur.

Veillez agréer, Monsieur, les assurances de ma haute estime et de mon amitié bien sincère.

SCHLEGEL.